

## Indien et bon sauvage, Indien et Américain

Article paru dans l'édition du 15.10.04

**Le sentiment toujours présent d'une perte progressive de leur culture est un puissant moteur de créativité pour les auteurs indiens. Dynamique, cette jeune littérature voit naître de nouveaux talents, à l'approche plus ou moins radicale, dans sa quête renouvelée d'identité**

**A**u commencement était le sang de la tribu. « Nous sommes le tourbillon de sang qui s'octroie les livres », écrivait la poétesse indienne Wendy Rose, en 1985. Aujourd'hui encore, c'est à la mémoire des Indiens insurgés que s'abreuve la rage littéraire de la jeune génération des Native Americans. De John Ridge, auteur du premier « roman indien » en 1854, à Sherman Alexie, Indien spokane célébré par la critique pour son lyrisme acéré (lire ci-dessous), la mémoire diffractée du massacre n'a cessé de façonner l'imaginaire indien.

Mais plus encore qu'une forme syncrétique, plus qu'un faible écho américain aux multiples idiomes indiens - pour beaucoup presque oubliés -, la littérature « native » se construit aujourd'hui dans le souci d'une voix et d'un regard portés vers l'avenir. « C'est le sentiment d'une perte potentielle de cette culture par laquelle nous sommes enracinés à notre terre qui nous inspire le désir d'une régénération », explique Lisa Brooks, maître de conférences et spécialiste de littérature native american à Harvard.

Au siècle dernier, en effet, la culture indienne s'était muée, à quelques exceptions près, en un terreau purement ethnologique. Il s'agissait surtout de préserver et d'étudier des lambeaux de tradition orale, bien plus que de créer des formes neuves, et ces créations artistiques, quand bien même elles venaient à exister, demeuraient tout à fait marginales. Jusque dans la première moitié du XXe siècle, publier des romans indiens était presque impossible. Ce n'est qu'au moment des remous civiques et sociaux outre-Atlantique, en 1969, qu'un premier romancier indien, N. Scott Momaday, reçoit le prix Pulitzer. Son livre, *Une maison faite en aube*, marque le début d'une nouvelle ère littéraire, la « Native Renaissance ». Et voici qu'émerge un flot extraordinaire de romans et de recueils de poésie, publiés désormais dans les prestigieuses university presses.

Les grands noms ? James Welch, Gerald Vizenor, Louise Erdrich, Leslie Marmon Silko. Les titres seuls de leurs romans sont évocateurs : *Un hiver dans le sang*, *Les Héritiers de Colomb*, *Les Rails*, *La Cérémonie*. Au fil de ces textes, les imaginaires ojibwa, laguna pueblo ou blackfoot, aussi distincts soient-ils, se rejoignent dans un processus littéraire où chacun se soucie de cartographier la « nation », et, surtout, de poser la question cruciale de l'identité : comment exprimer son identité indienne sans pour autant se figer dans la posture du bon sauvage ? Comment rester authentiquement indien lorsqu'on est aussi un Américain contemporain ?

D'après Karl Kroeber - professeur émérite de sciences humaines à l'université de Columbia et auteur de nombreux livres sur la littérature « native » - généraliser à propos des Indiens, c'est falsifier. « C'est évidemment un problème politique et littéraire, dit-il. Les Navajos et les Hopis, par exemple, se détestent. Le Red Power est quelque chose de terriblement complexe. » Le problème des Native Americans est unique au sein des Etats-Unis, non seulement parce que les Indiens sont eux-mêmes issus de cultures très diverses, mais aussi parce que leurs propres relations à ces cultures sont précaires. Le plus souvent, les jeunes écrivains indiens ne parlent plus leurs langues d'origine, et leur accès à toute forme de tradition orale est si difficile qu'ils se voient parfois obligés de consulter des anthropologues blancs afin de mieux se connaître en tant qu'Indiens.

En dépit de cet obstacle considérable, le phénomène inédit de renaissance indienne semble paradoxalement loin de s'essouffler. Bien au contraire : la population indienne, estimée aujourd'hui à près de 3 millions, est en passe de s'accroître, et les lettres de la jeune génération battent leur plein. « Aujourd'hui, si vous voulez publier un livre dans ce pays, il vaut mieux être un Native American. C'est très en vogue ! », souligne Karl Kroeber.

### FAIT UNIQUE DANS L'HISTOIRE

Au sein de la jeune génération, on compte bien sûr Sherman Alexie et Louis Owens. Pour Alexie, toujours virulent, les auteurs indiens des générations passées n'étaient pas assez hostiles au contexte blanc. Il s'agit désormais d'être le plus intransigeant possible, tant politiquement qu'esthétiquement. Owens, de descendance mixte choctaw, cherokee et irlandaise, n'hésite pas à mélanger les genres, et à combiner à des éléments indiens - frontière, déplacement, communauté - des ressorts du polar américain.

Aujourd'hui enfin, grand nombre de ces écrivains de la « Native Renaissance » font partie du programme universitaire américain et, pour les plus connus d'entre eux, sont lus du grand public blanc. « Ce revirement littéraire et artistique, advenu après la destruction radicale d'une culture, est quelque chose d'unique dans l'histoire », note Karl Kroeber. Plus que par des coutumes et des symboles, on devient désormais Indien d'Amérique par pur acte de l'imaginaire.

### Lila Azam Zanganeh

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Exames
- » Culture
- » Finances
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Shopping
- » Nautisme
- » Voyages
- » Newsletters
- » RSS

- » Abonnez-vous 15€ par mois
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque

